

---

## Tu ne veux donc pas étudier ta géographie ?

**Numéro d'inventaire** : 1983.00846

**Auteur(s)** : Cham

Yves

Marius Antoine Barret

**Type de document** : image imprimée

**Collection** : Le Charivari

**Inscriptions** :

• nom d'illustrateur inscrit : Cham

**Matériau(x) et technique(s)** : papier

**Description** : Feuillet découpé dans un journal [Le charivari]. Gravure de presse.

**Mesures** : hauteur : 43,5 cm ; largeur : 31 cm

**Notes** : - Une jeune mère montre un globe terrestre à son fils de 5-6 ans en uniforme, au garde-à-vous avec un petit fusil (de bois?) - Texte : « - Tu ne veux donc pas étudier ta géographie ? - Pas la peine ; quand je serai grand j'espère changer la carte. » - Gravure de presse d'après une lithographie de Cham, parue dans Le Charivari, du 2 octobre 1872. Signé en bas à droite dans l'image: "Cham" et "103". - en marge supérieure: "Actualités" - "189". - en marge inférieure: "Yves et Barret sc."

**Mots-clés** : Géographie

Discipline et instruction familiale

Formation de la conscience nationale et patriotique

**Filière** : aucune

**Niveau** : aucun

**Autres descriptions** : Langue : Français

Nombre de pages : n.p.

Commentaire pagination : page 189-180 du "Charivari du 2 Octobre 1872

Mention d'illustration

ill.



— Tu ne veux donc pas étudier ta géographie?  
— Pas la peine; quand je serai grand j'espère changer la carte.

Oct. 92

— Oui, Patrick, je le connais, mais il m'a dit hier qu'il aurait fait une folie et qu'il était bien content de votre refus. Mais vous êtes libre d'accepter ou de refuser ma proposition. Les occasions ne manquent pas, surtout aujourd'hui, la veille du dernier jour fixé pour l'option. J'ai au moins dix rendez-vous d'affaires.

— Si vous maintenez vos offres d'achat, je ne pourrai jamais vivre avec cent vingt-cinq francs de rente.

— Restez sujet prussien; vous serez très heureux dans cette ferme où vous êtes né et sans doute où vous voudriez finir vos jours.

— C'est dans ma patrie que je voudrais mourir.

— Comme vous êtes entêté. Je ne persiste pas. Adieu.

— Ne partez pas encore.

— Si vous voulez être raisonnable, nous finirons par nous entendre.

— Vous me laisserez bien emporter mon mobilier?

— Non certes; pourquoi pas la maison pendant que vous y êtes, ainsi que les vaches et le cheval?

— Rien que mon lit, une table et deux chaises.

— Pas même ce banc en bois. La maison me convient ainsi parce qu'elle est au grand complet; je pourrai la louer de suite à des Allemands qui désirent s'installer dans ce pays.

— Des Allemands... dans ma chaumière! murmure le pauvre Fritz en soupirant.

— Allez-vous me faire des conditions par hasard!

— Non. Vous êtes libre de louer à qui vous plaira. Me laissez-vous du moins emporter ces portraits de famille, de mauvaises photographies qui n'ont aucune valeur?

— Vous n'enlèverez même pas une allumette. Je veux la maison telle quelle, ou nous ne ferons pas l'affaire.

— Partez donc, vous qui êtes plus à plaindre qu'à blâmer, si vous ne comprenez pas mes souffrances.

Fritz tombe anéanti sur une chaise.

— Au revoir, mon cher compatriote, dit en s'éloignant le misérable juif.

En entendant ces mots le vieillard bondit et s'apprête à se jeter au cou de l'Allemand pour l'étrangler. Mais il est déjà parti et M. Fritz n'entend plus dans le lointain qu'un affreux ricanement.

..

Fritz ne se couche pas. Il passe la nuit à contempler chaque objet qui lui rappelle un souvenir de son enfance. Mais le temps s'écoule avec une rapidité effrayante. Quatre heures sonnent à l'horloge de l'église voisine.

— Dans deux heures, s'écrie Fritz, je serai Prussien, ou bien si je me contente d'opter et si je risto ici, j'aurai une propriété qui se trouvera dans les nouvelles possessions de l'empereur d'Allemagne, je serai obligé de subir les lois de la Prusse. Et si je meurs, cette habitation sera probablement vendue à vil prix à des Allemands...

Non, je resterai Français, et les ennemis de ma patrie n'auront pas le petit héritage de ma famille.

..

Une heure après on donnait l'alarme dans tout le village.

Le feu était à la ferme du vieux Fritz.

Au moment où on faisait la chaîne pour éteindre l'incendie, on entendit une forte détonation.

— Ce sont ses provisions de cartouches pour la chasse qui viennent d'éclater, dit-on.

Une heure après la maison s'écroulait.

Le lendemain on retrouvait sous les décombres le corps carbonisé du vieux Fritz.

On remarqua qu'il avait une large blessure au crâne.

Au moment où il s'était senti entouré par le feu qu'il avait allumé lui-même, il s'était fait sauter la cervelle avec son fusil de chasse.

Ne pouvant pas être Français et ne voulant pas devenir sujet de l'empereur Guillaume, il avait, à la dernière heure, opté pour la mort.

ADRIEN HUART.

